

## Pourquoi l'histoire du Monde est-elle simultanément sa géographie ?

### Abstract

History on a global scale does not change level by becoming global, but it changes perspective. Since the 1970s, the demonstration only from the West is no longer tenable. The changes in the use of the planisphere show this. Being polycentric from now on, thought on world history is not only a matter of time, but also of space.

Deux modifications profondes du champ des sciences des sociétés s'amorcent à la fin des années 1970 et se développent au cours des années 1980. Elles se résument par deux mots : « mondialisation » et « post-modernité ». Ces deux idées œuvrent dans des champs distincts et, de ce fait, ne sont que rarement mises en relation. La première s'inscrit dans le discours économique, particulièrement sous sa forme journalistique ; la seconde dans le champ philosophique et l'épistémologie des sciences sociales. Les diffuseurs des deux discours, en particulier par la banalisation des deux mots clés, sont des acteurs totalement distincts qui ne se croisent que très peu. Or, rien n'interdit de considérer les deux domaines comme deux aspects d'une même transformation en profondeur de la vision collective du niveau mondial.

### La mondialisation épistémologique des sciences sociales depuis les « Trente Glorieuses »

Il est aisé de pointer bien des phénomènes économiques et géopolitiques qui marquent le passage à un niveau proprement mondial. Le plus évident a été la libéralisation des politiques économiques en général, mais surtout financières, libéralisation qualifiée à l'époque de « changement de cap ». L'arrivée au pouvoir de Margaret Thatcher puis celle de Ronald Reagan ont eu valeur de symbole. La carte des échanges marchands mondiaux évolue très vite et fait oublier le paysage de l'époque de l'après-guerre, largement centré sur l'Atlantique nord. Il faut également souligner la valorisation du cours des matières premières et des sources d'énergie, dont les chocs pétroliers de 1973 et 1979 sont les épisodes les plus spectaculaires. Rétrospectivement, ce qui a d'abord paru être

une montée en puissance de l'ancien Tiers-Monde a fait ultérieurement long feu. En revanche, un événement qui n'a occupé les unes de la presse que fugitivement est d'évidence beaucoup plus significatif : en 1978, la Chine post-maoïste signe un premier traité commercial, en l'occurrence avec le Japon. S'amorce ainsi un processus qui va bouleverser l'économie globale. Sur le moment, c'est plutôt la montée en puissance de l'économie japonaise qui est frappante. Le toyotisme est à la mode : les petits véhicules nippons, peu gourmands en carburant, envahissent les marchés d'Amérique du Nord et d'Europe. L'informatique grand public fait irruption dans la vie quotidienne des pays développés et propulse à l'échelle mondiale les zaibatsu du Soleil levant. Fait marquant, en 1980 pour la première fois, les échanges commerciaux trans-Pacifique font jeu égal avec les trans-Atlantique. Le bouclage du Monde est achevé.

Rien de surprenant à ce que ces changements rapides dans l'économie internationale induisent une évolution du discours journalistique. C'est en effet dans ce domaine que sont nées et se sont diffusées les expressions de *globalization* et de mondialisation. Ce dernier terme était apparu dans les années précédant la Première Guerre mondiale<sup>1</sup>, période de grande ouverture commerciale qu'on a pu qualifier rétrospectivement de « première mondialisation »<sup>2</sup>. L'expression n'est réapparue que dans les années 1960 : en 1964, Paul Fabra, à la une du *Monde*, titre un article sur le Kennedy round : « *Vers la mondialisation des échanges ?* »<sup>3</sup> Et ce n'est finalement qu'à la fin de la décennie suivante que le terme est popularisé. En 1980, preuve de sa banalisation, il fait son entrée dans le *Petit Larousse*. Les programmes et les manuels scolaires français s'en emparent rapidement, dès 1987.

Globalité, bouclage : ces mots témoignent d'une vision du Monde qui ne correspond plus au

portrait traditionnel de la Terre, le planisphère orienté au Nord et centré sur le méridien 0°, donc sur l'Europe occidentale. Le choix de Greenwich pour caler le méridien d'origine, au Congrès du Méridien à Washington en 1884, deux semaines avant l'ouverture à Berlin d'un autre congrès – celui du partage colonial de l'Afrique –, avait clairement montré que l'Europe était alors le centre évident du Monde. Rien de surprenant qu'un siècle plus tard, cette représentation collective, stable jusque-là, se mette en mouvement. Des techniques de projection connues auparavant des seuls cartographes servent à montrer le globe autrement. Par ailleurs, il arrive aussi qu'on change l'orientation et le centre de méthodes éprouvées. Ainsi, en 1979, apparaît en Australie une carte, due à Stuart MacArthur, dont la popularité ne s'est pas démentie et qui se vend toujours beaucoup aujourd'hui sous forme de cartes postales. Techniquement, c'est une projection de Mercator (inventée en 1569), mais orientée au Sud et centrée sur le méridien 180° : ainsi l'Australie, au lieu d'être « tout en bas à droite » se retrouve en haut et au milieu du Monde, avec les autres terres émergées formant une couronne tout autour.

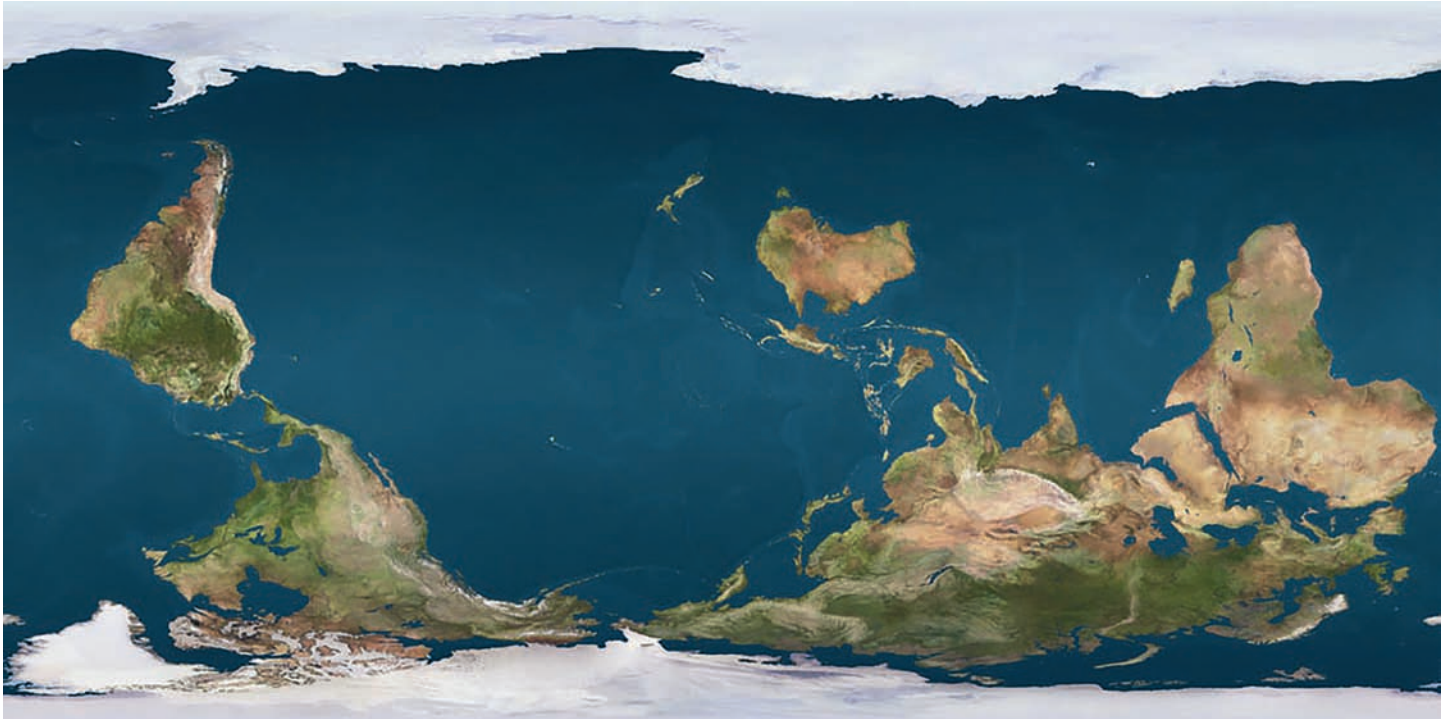
Plus généralement, les cartes qui évitent de couper le Pacifique et de le renvoyer aux deux bords verticaux du planisphère se multiplient, en particulier dans les manuels d'économie et de géographie. Les différentes variantes de projections polaires prolongées permettent ainsi de rendre plus correctement compte des échanges trans-Pacifique, alors que les cartes traditionnelles imposaient à la représentation de ces flux de partir par un bord (vertical) et d'arriver par l'autre ou, pire, d'être indiqués par des flèches passant « au-dessus » de l'Eurasie, avec tous les contresens de lecture induits. Un précédent existait cependant dans l'usage des projections polaires : la carte qui orne depuis 1947 le drapeau de l'ONU.

Dans ce contexte de remise en cause des portraits anciens du Monde, d'autres figures prennent place, au moins quelque temps. Des mouvements tiers-mondistes s'étaient déjà attaqués à la sous-estimation des étendues des régions intertropicales (et réciproquement à la surreprésentation des hautes latitudes) qu'induisaient les projections

<sup>1</sup> L'occurrence la plus ancienne du mot « mondialisation » a été repérée par Vincent Capdepuuy dans une tribune de Pierre de Coubertin dans *Le Figaro* de 1904 (CAPDEPUY Vincent, <http://blogs.histoireglobale.com>, texte paru le 21 avril 2014).

<sup>2</sup> BERGER Susan, *Notre première mondialisation*, Paris : Seuil, 2003.

<sup>3</sup> Beaud Michel *et al.*, *Mondialisation. Les mots et les choses*, Karthala, 1999.



Le monde vu d'Australie. Carte popularisée par Stuart McArthur en 1979 lassé de toujours voir son pays « en bas et à droite ».

les plus courantes (dites « conformes », respectant les angles mais pas les surfaces), en particulier la Mercator. Si la Dymaxion (dite aussi projection de Fuller), utilisant un puzzle de petits triangles permettant de passer rapidement par simple découpage du rond au plat et inversement, n'a connu qu'un succès d'estime, la projection dite de Peters<sup>4</sup> a largement été diffusée. Si l'on veut un témoignage de cette mise en mouvement du portrait du Monde et des planisphères les plus utilisés, il suffit de penser aux fonds de studios des journaux télévisés, souvent décorés par une grande carte mondiale qui change à cette période relativement vite<sup>5</sup>.

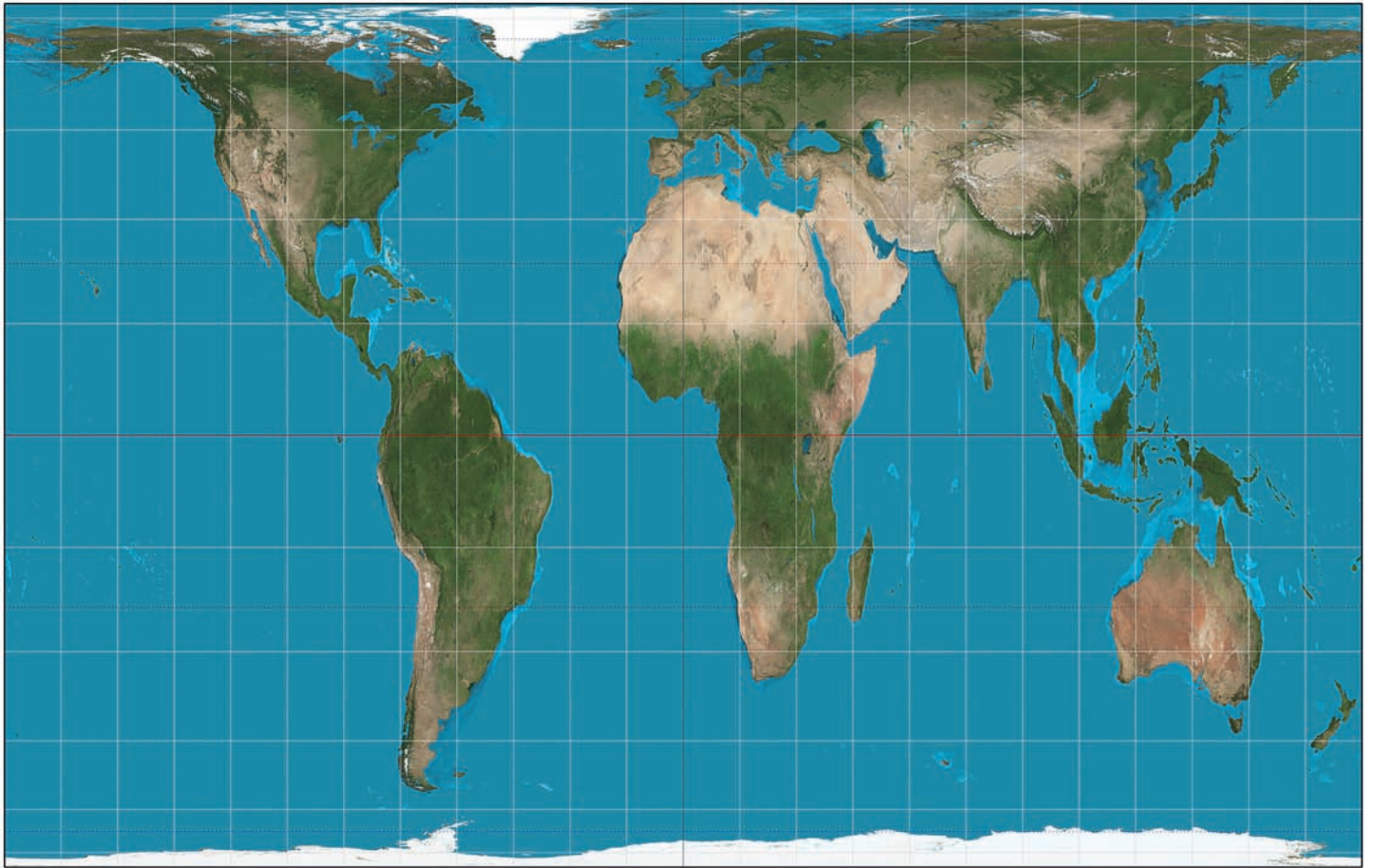
<sup>4</sup> Le militant tiers-mondiste Arno Peters n'est pas cartographe, mais il œuvre efficacement, à partir de 1973, pour la technique inventée par James Gall en 1855 : la projection de Mercator est affectée d'un coefficient qui modifie l'écart entre les parallèles pour rendre les étendues proportionnelles à la réalité. Ainsi, les terres des basses latitudes semblent étirées en longueur et, réciproquement, celles des hautes latitudes totalement écrasées.

<sup>5</sup> *Représenter le Monde*, La Documentation photographique, 2011.

## L'histoire du Monde ne saurait plus être moderne

Parallèlement à cette prise de conscience de changements globaux nommés par le terme de mondialisation, s'est développée une mutation majeure dans les cadres de pensée philosophiques et scientifiques. Cette brusque évolution paradigmatique est résumée par le terme de « post-modernisme ». L'aspect essentiel de ce concept est l'abandon d'une perspective évolutionniste pilotée par l'idée du Progrès, que partageaient aussi bien les libéraux, défenseurs du capitalisme, que les marxistes, encore très présents sous différentes variantes dans le champ des sciences sociales. La popularité qu'avait connue, entre autres dans les manuels scolaires, la formule du « *take off* » de W.W. Rostow<sup>6</sup>, avec son graphique associé, illustre la version libérale du paradigme moderne partagé par tous jusqu'aux années 1970.

<sup>6</sup> Rostow Walt Whitman, *Les étapes de la croissance économique*, Paris : Seuil, 1962.



Avec la célèbre projection d'Arno Peters (1907-2002), dite Gall-Peters en tenant compte de James Gall qui en pressentit la portée au XIX<sup>e</sup> siècle, chaque région est cartographiée en dimension réelle. Ainsi, l'Afrique paraît 15 fois plus grande que le Groenland.

L'origine de l'expression « post-modernisme » est intéressante pour comprendre le lien avec le changement du regard sur le Monde. Le terme est né dans le champ artistique, plus précisément dans l'architecture. Le théoricien en fut Charles Jenks<sup>7</sup>, né en 1939 aux États-Unis. Il a ainsi nommé une réaction, banalisée depuis dans la construction, contre la domination du courant architectural dit, justement, « moderne ». Ce mouvement, dont Le Corbusier reste le héros, avait été théorisé par la Charte d'Athènes (1933). L'usage des techniques issues de la Révolution industrielle, des structures poteaux-poutres en béton ou en acier et des fabrications d'éléments en série, permettait des constructions bon marché et adaptées à l'Homme

(le modulator du Corbusier). Ainsi, de Brasilia à Chandigarh, de Séoul à Chicago, des ouvrages semblables aux formes parallélépipédiques incarnaient haut la modernité. L'architecture était ainsi affranchie des traditions locales et fabriquait des ouvrages d'avenir, sans passé, mais aussi sans géographie puisque ubiquistes. La post-modernité est donc un retour aux citations architecturales et aux références aux traditions locales.

On comprend alors l'élargissement de la portée de la formule opéré par Jean-François Lyotard dans *La condition post-moderne*<sup>8</sup>. La simultanéité chronologique (1979) avec l'induration de la notion de mondialisation est frappante. Lyotard cristallise un sentiment latent, présent dans de nombreuses

<sup>7</sup> JENKS Charles, *Le langage de l'architecture post-moderne*, Londres, 1977.

<sup>8</sup> LYOTARD Jean-François, *La condition post-moderne. Rapport sur le savoir*, Paris : Éditions de minuit, 1979.

autres œuvres des années 1970, ne serait-ce que celle de Michel Foucault: le ressenti de l'épuisement des grands cadres de pensée qui organisaient toute la réflexion depuis l'après Seconde Guerre mondiale, en particulier l'évolutionnisme le plus formalisé, le marxisme et la réflexion classificatoire systématique qu'était le structuralisme. On parle aujourd'hui de « fin des grands Récits ». C'est principalement sur les grands campus états-uniens que la post-modernité fut organisée en mouvement de pensée sous l'appellation de *French Theory*<sup>9</sup>. Sous cette étiquette étaient regroupés des auteurs bien divers, mais dont les morceaux choisis permettaient aux lecteurs américains, puis européens, de bâtir un nouveau cadre de pensée dont le maître mot était la « déconstruction »<sup>10</sup>.

Pour reprendre le titre d'un célèbre ouvrage de Judith Butler typique de cette époque<sup>11</sup>, toutes les catégories furent affectées de « troubles »: masculin/féminin, nature/culture, homme/animal, etc. Des cadres de pensée comme les périodes historiques ou les continents géographiques perdent ce qu'il leur restait de légitimité. Avec les *genders studies*, les *subalterns studies* représentent un des courants les plus indurés de ce « tournant », pour reprendre un autre terme fétiche d'alors. Le cadre historique n'échappe pas à cette déconstruction de l'évolutionnisme. Les notions de champ d'expérience et d'horizon d'attente, issues de l'œuvre de Reinhart Koselleck<sup>12</sup>, modifient la pensée de la flèche du temps. L'historien français François Hartog en donne en 2003 avec la notion de « présentisme » la version la plus pédagogique<sup>13</sup>: ce nouveau « régime d'historicité » (manière de collectivement organiser passé, présent et futur) rompt avec le précédent, le futurisme, autrement dit le paradigme évolutionniste plaçant l'Âge d'or, qu'il soit le grand soir ou la société de consommation pour tous, dans

l'avenir (à la différence du « passéisme », régime le plaçant dans le passé). Le symptôme le plus manifeste du présentisme est la patrimonialisation généralisée, dont témoigne à partir de 1984 l'aventure des *Lieux de mémoire*<sup>14</sup>: le passé et le présent se confondent et doivent perdurer.

## Une mise en géographie des champs conceptuels

Le post-modernisme favorise particulièrement l'épanouissement des *post-colonial studies*. La remise en cause du caractère scientifique et de l'universalité de bien des catégories structurantes des sciences sociales, qui conduit à leur relativisation, correspond à la mise en évidence de leur marque spécifiquement occidentale. Le titre en forme de slogan de l'ouvrage de Dipesh Chakrabarty, *Provincialiser l'Europe*<sup>15</sup>, riche de toutes les significations du mot « province » (sous-ensemble d'un niveau supérieur comme périphérie d'un centre), correspond à cette prise de conscience du caractère relatif à une aire culturelle, à une histoire particulière, des cadres de pensée scientifiques. L'évolution rapide des pratiques du planisphère, évoquée précédemment comme effet de la prise de conscience du Monde, peut s'inscrire aussi dans ce mouvement de « provincialisation ».

Là encore, la coïncidence chronologique est frappante. L'ouvrage considéré comme fondateur des « *post-col* » est *L'orientalisme* d'Edward Saïd, même si l'auteur récusait cette paternité. En s'attaquant à la catégorie spatiale la plus significative de la hiérarchie civilisationnelle vue d'Occident, Saïd mettait en évidence le caractère européen (et méprisant) des découpages spatio-temporels implicites dans les sciences sociales. Mais, ce qui est marquant, c'est le succès considérable de l'ouvrage. Il s'agit pourtant d'un texte savant, d'une analyse serrée des littératures allemandes, anglaises et françaises des siècles derniers. S'il n'avait pas

<sup>9</sup> CUSSET François, *French Theory. Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*, Paris: La Découverte, 2003.

<sup>10</sup> À l'automne 2015, le roman de BINET Laurent, *La septième fonction du langage*, en a donné une version fort amusante...

<sup>11</sup> BUTLER Judith, *Gender Trouble*, Routledge Kegan & Paul, 1990 (traduction française: *Trouble dans le genre*, Paris: La Découverte, 2005).

<sup>12</sup> KOSELLECK Reinhart, *Vergangene Zukunft*, 1979 (traduction française: *Le futur passé*, Paris: Éditions de l'EHESS, 1990).

<sup>13</sup> HARTOG François, *Régimes d'historicité. Présentisme et expérience du temps*, Paris: Seuil, 2003.

<sup>14</sup> NORA Pierre (dir.), *Les lieux de mémoire*, Paris: Gallimard, 1984-1992.

<sup>15</sup> CHAKRABARTY Dipesh, *Provincialiser l'Europe. La pensée post-coloniale et la différence historique*, Paris: Éditions Amsterdam, 2009.

correspondu à l'air du temps, il est plus que probable que ce livre aurait remporté un très honnête et mérité succès universitaire, mais qu'il ne serait sans doute guère sorti de son champ professionnel, celui de la littérature comparée. Or, *L'orientalisme* paraît en 1978 (traduit en français en 1980 avec une très belle préface de Tzvetan Todorov) dans le contexte de prise de conscience de la mondialisation.

La catégorie d'Orient est géographiquement assez simple. Elle regroupe toutes les sociétés historiques de l'axe de l'Ancien Monde, du Maroc au Japon, excepté l'Europe. La notion permet de résoudre la difficulté éprouvée dès le *xvi<sup>e</sup>* siècle par la pensée européenne pour prendre en compte les civilisations dont l'ancienneté est plus grande que la sienne et qui présentent depuis longtemps des traits similaires (État, écriture, monnaie...). L'Europe en est évidemment redevable, mais elle ne pouvait, à l'époque de son évidente domination du Monde, tout de même pas les considérer comme ses semblables. D'où le modèle interprétatif d'un ensemble de sociétés qui auraient, certes, démarré plus tôt, mais se seraient ultérieurement «refroidies». L'Orient permet un classement en trois cercles emboîtés de la géographie et de l'histoire du Monde: au centre l'Occident, en première périphérie l'Orient, au-delà, les sauvages. Ainsi était mise en scène une géographie du Monde que résume opportunément en 1800 un encyclopédiste de la seconde génération, Jean-Marie de Gérando:

*«Le voyageur philosophe qui navigue vers les extrémités de la Terre traverse en effet la suite des âges; il voyage dans le passé; chaque pas qu'il fait est un siècle qu'il franchit.»*<sup>16</sup>

Le planisphère était organisé par la flèche monolinéaire du temps du Progrès, de la Civilisation au centre jusqu'aux sauvages en bordure du Monde. Ce sont ce planisphère et cette abscisse temporelle dont l'obsolescence devient évidente vers 1980.

<sup>16</sup> DEGÉRANDO Jean-Marie, *Considérations sur les diverses méthodes à suivre dans l'observation des peuples sauvages*, 1800, in COPANS J., JAMIN J., *Aux origines de l'anthropologie française*, Le Sycomore, 1978.

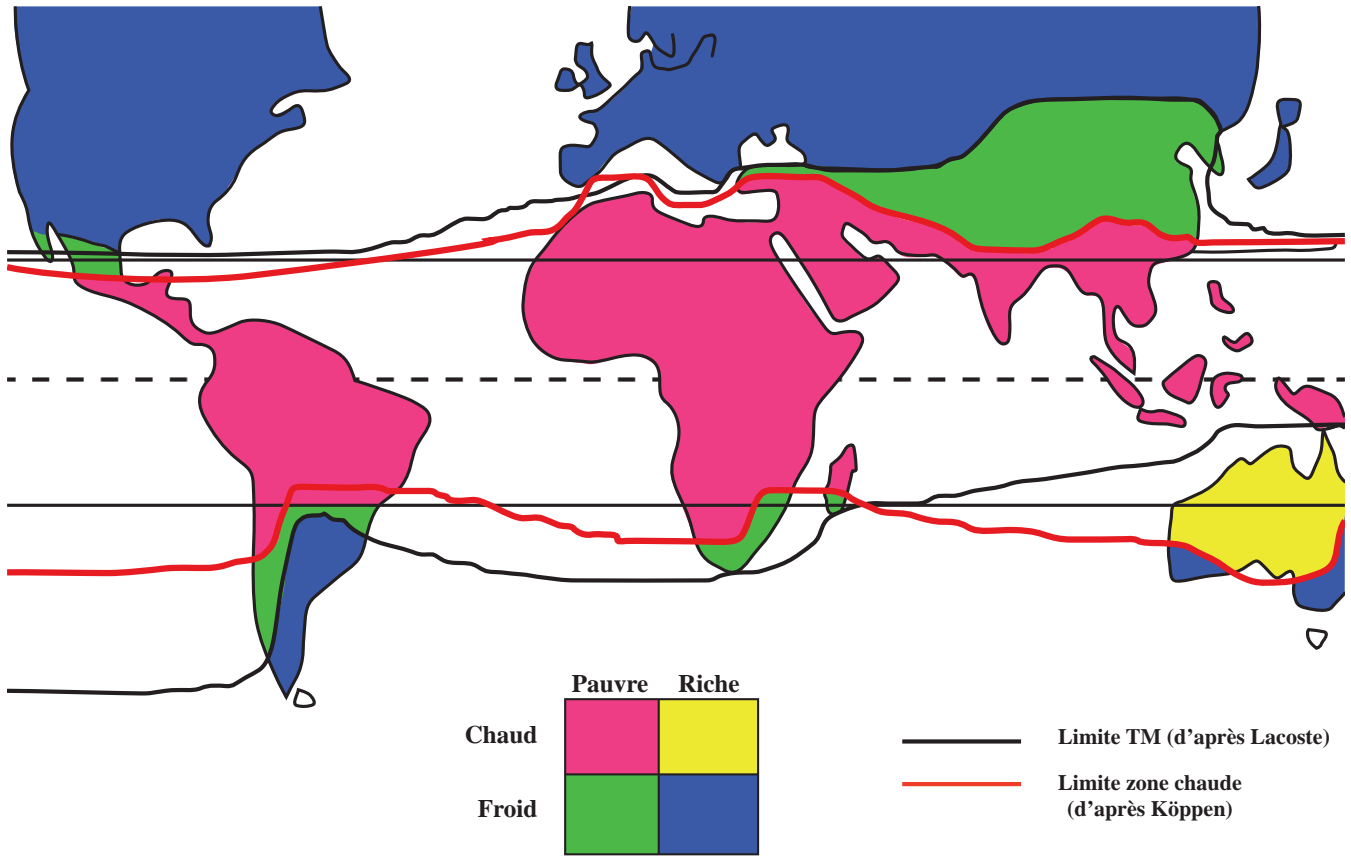
## Des effets en retour sur l'histoire dite globale

Un seul espace et une seule temporalité organisaient la pensée moderne: rien d'étonnant que l'universalité de son projet n'ait pas eu besoin de différenciation géographique. Les variations spatiales des sociétés pouvaient être interprétées en termes quantitatifs, d'avance ou de retard. En témoigne le vocabulaire du développement (mot désignant un processus, donc d'abord temporel). Depuis 1947 s'était imposé le vocabulaire de la Banque mondiale: pays sous-développés, en voie de développement, développés; avec, ultérieurement, le sigle «PMA», les pays moins avancés. Ce vocabulaire amenait à cartographier une flèche du temps, puisque les pays étaient pensés selon leur position sur l'axe développementaliste. Une forme pédagogique de cette perspective évolutionniste a connu une vive résistance, au point de n'avoir pas totalement disparu: la carte de la transition démographique. Les pays sont coloriés en fonction de leur situation sur un modèle temporel.

Un symptôme de l'affaiblissement du modèle du développement apparaît en 1980 et connaît immédiatement une grande fortune scolaire: l'expression de la richesse et de la pauvreté dans le Monde par le couple Nord/Sud. C'est un rapport sur la seconde décennie du développement, sous la responsabilité de l'ancien chancelier allemand Willy Brandt, qui en prenant cette formule binaire comme titre lui assure le succès<sup>17</sup>.

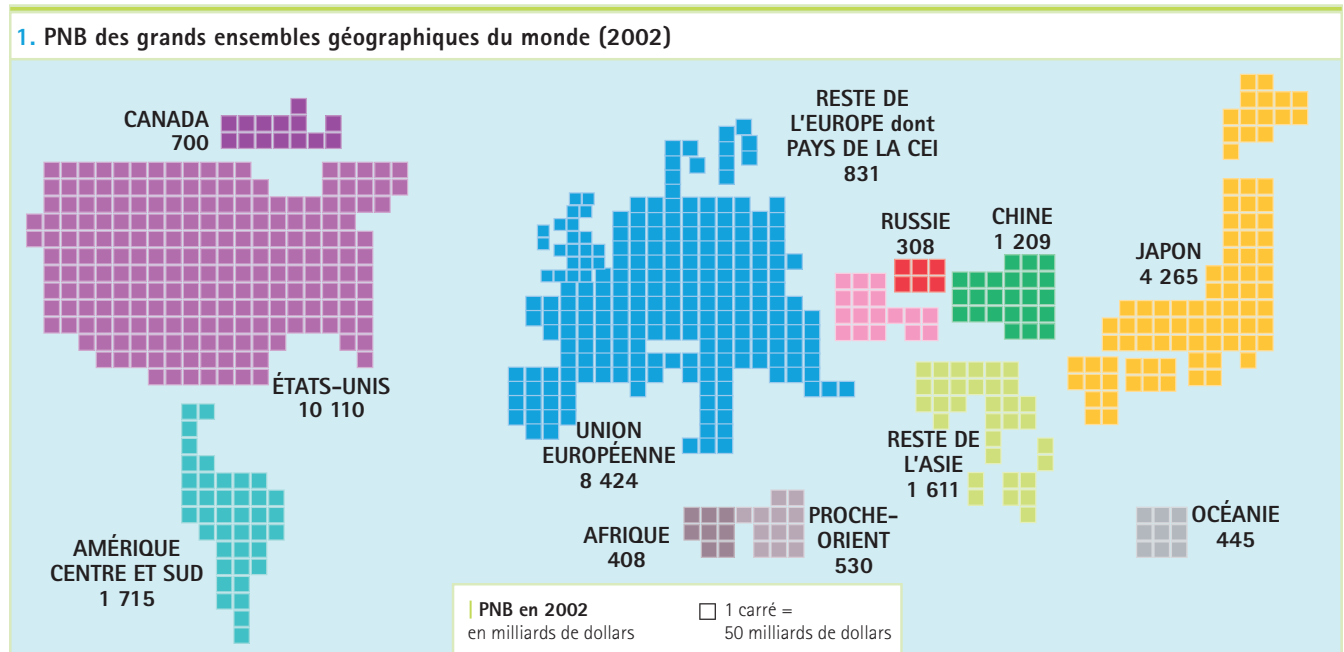
D'autres exemples de basculement de pensées temporelles vers des cadres spatiaux pourraient être donnés, en particulier dans l'organisation des musées. L'impossibilité de penser des sociétés en termes de primitivité, ou même de peuples dits «premiers», à partir de la fin des années 1990, est évidente dans la muséographie du «Quai Branly» à Paris, par rapport à l'ancien Musée de l'Homme. Ce dernier, sous-ensemble du Museum d'histoire naturelle, était organisé autour d'une

<sup>17</sup> *Nord-Sud: un programme de survie. Rapport de la commission indépendante sur les problèmes de développement international, sous la présidence de Willy Brandt*, Paris: Gallimard, 1980.



### Pays riches et pays pauvres, pays tropicaux et tempérés ou froids au milieu du xx<sup>e</sup> siècle

Simultanément aux décolonisations, on a pris conscience de l'opposition de la disposition zonale du développement et du sous-développement, sans vraiment affronter la raison de cette configuration géographique. GRATALOUP Christian, « Sous-développement et zone tropicale », *Géohistoire de la mondialisation. Le temps long du monde*, Paris : Armand Colin, 2015, 176 p., figure 6.1.



PNB des différents pays du globe

galerie de l'évolution. En revanche, le Musée des civilisations des Amériques, d'Afrique, d'Asie et d'Océanie (le vrai nom de Branly) est organisé selon les grandes parties du Monde (en négligeant l'héritage historique dont ce découpage continental est porteur<sup>18</sup>). La différenciation géographique devient plus qualitative, en même temps que la périodisation se fonde dans le présentisme.

Telle est bien la nécessité géographique d'une histoire tenant compte de l'ensemble des trajectoires sociétales, afin de constituer une histoire proprement globale. Non seulement les catégories

générales d'étude des sociétés doivent être relativisées, en intégrant leur passé eurocentré – par exemple l'opposition structurante entre l'économique et le social est née de la configuration particulière de l'Europe moderne –, mais les outils même de la pensée du temps social sont devenus relatifs. Par exemple, la notion d'Antiquité que Pierre Chaunu n'hésitait pas à appliquer aux «Précolombiens» (terme «vu d'Europe», s'il en est) est aujourd'hui une notion régionale: elle s'applique dans les limites chronologiques, certes discutées, en transition, efficaces à condition qu'elles soient tout autant des limites spatiales, du pourtour méditerranéen. L'Antiquité est devenue un espace-temps. L'histoire du Monde ne peut qu'être une géohistoire.

---

<sup>18</sup> GRATALOUP Christian, *L'invention des continents. Comment l'Europe a découpé le Monde*, Paris: Larousse, 2009.

## L'auteur

**Christian Grataloup** est professeur émérite à l'Université de Paris Diderot et à Sciences Po Paris, chercheur à l'UMR Géographie-cités. Il est notamment l'auteur de *Géohistoire de la mondialisation* (Armand Colin, 3<sup>e</sup> édition, 2015), de *L'invention des continents* (Larousse, 2009), de *Faut-il penser autrement l'histoire du Monde?* (Armand Colin, 2011) et de *Introduction à la géohistoire* (Armand Colin, 2015).

Grataloup.c@wanadoo.fr

## Résumé

L'histoire à l'échelle mondiale ne change pas de niveau en devenant globale, mais elle change de point de vue. Depuis les années 1970, la mise en perspective à partir du seul Occident n'est plus tenable. En témoignent les mutations dans l'usage du planisphère. Devenue polycentrique, la réflexion sur l'histoire mondiale n'est plus seulement une question de temps, mais aussi simultanément d'espace.